

Vous qui faites trembler, tremblez. — Que tout s'apaise !
 Quant à toi, travailleur, sur qui le fardeau pèse,
 Toi qui te sens lion et qu'on traite en fourmi,
 Ne perds pas patience et sache attendre, ami,
 En venir aux mains ? Non. Certes, ton droit suprême,
 C'est de vivre, d'avoir du pain, d'exiger même
 Plus de salaire et moins de peine, j'en conviens ;
 L'immensité te doit sa part des vastes biens,
 Vie, harmonie, amour, joie, hyménée, aurore.
 L'avenir n'est pas noir ; c'est le matin qui dore
 Et remplit de clarté rose les petits doigts
 Du nouveau-né riant dans sa crèche, et tu dois
 Vouloir cet avenir éblouissant et juste ;
 Tu dois, ferme, appuyé sur le travail robuste.
 Réclamer le paiement de tes efforts, tu dois
 Protéger ton foyer, et faire face aux lois
 Si leur sagesse fausse à tes droits est contraire,
 Et nourrir ton enfant, — mais sans tuer ton frère !
 Sans blesser la patrie et meurtrir la cité !
 L'idéal ne veut point mêler à sa clarté
 Les Saint-Berthélémy et les Vendémiaires,
 Les principes sereins sont de haute lumière ;
 Dans la Terre Promise on ne met pas la mort ;
 L'espérance n'est pas faite pour le remords ;
 Peuple, sur le cloaque informe du carnage,
 Quel que soit le tueur, sais-tu ce qui surnage ?
 C'est sa honte. — L'approbre éternel du vainqueur,
 La pâle liberté morte l'épée au cœur,
 Pour soi l'abjection, pour d'autres le martyr,
 C'est là toute la gloire, ô peuples, qu'on retire
 Des fauves actions faites aveuglément.
 Hélas ! Sous le regard fixe du firmament,
 Pas de tueurs ; laissons les bourreaux dans leurs bouges,
 Je hais une victoire ayant les ongles rouges ;
 Je n'aime pas qu'un droit ait des mains de boucher,
 Et, quand il a vaincu, soit forcé de cacher
 Les fentes des pavés dus villes sous du sable.
 Le paradis de Dieu deviendrait haïssable
 S'il fallait qu'à travers un meurtre on l'espérât.
 Quoi ! le droit maînfaitur ! le progrès sclérat !
 Homme, crains la balance où tout destin s'achève.
 Le mal qu'on fait est lourd plus que le bien qu'on rêve.
 L'aurore est hors de l'ombre et les nuits vont finir ;
 Crains de mettre une tache au front de l'avenir ;
 La liberté n'a pas l'assassin pour ministre ;
 L'astre dont la sortie ouvre un gouffre est sinistre ;
 Ce progrès n'a plus rien de providentiel
 S'il ne peut, sans creuser l'enfer, monter au ciel ;
 Nul soleil n'a l'ampleur horrible de l'abîme ;
 Si grand que soit un droit, il est moins grand qu'un crime ;
 Jamais, non, même ayant la justice pour soi,
 On ne peut la servir par le deuil et l'effroi ;
 La vérité qui tue, affreuse vengeresse,
 A des yeux de démon, sous un front de déesse ;
 Une étoile n'a pas droit de verser du sang ;
 L'aube est blanche ; et le bien n'est le bien — qu'innocent.

J'aime à faire connaître les productions géniales de ce grand prophète qui a tout dit, et que les prêtres conspuent parce que, confusément, ils sentent qu'il comprenait et connaissait trop bien l'esprit qui fait agir leur collectivité.

Revenant à la question elle-même, il convient de dire que, sous prétexte que les hommes sont trop pervers pour se gouverner eux-mêmes, il faut les faire gouverner par les plus pervers d'entre eux en ayant

soin de choisir, dans cette élite de la perversité, les plus stupides et les plus ignares, ainsi que la chose est constamment arrivée et que l'histoire du monde en fait foi. Car invariablement ce sont ceux-ci qui s'emparant de la force publique par violence, ruse ou abus de confiance, l'ont employée à l'oppression gouvernementalisée des faibles et des moins méchants. Et, après avoir subi les développements que la loi d'évolution a apportés après tant de siècles, quelle sécurité sociale ce système est-il parvenu, de nos jours, à donner au monde ? Quelle protection nous donne-t-il et qui nous protégera contre lui ? Est-il besoin de sortir de notre pays pour constater à chaque instant que l'ordre gouvernementaliste est le pire des anarchismes et que le remède apporté à la perversité humaine, si grande, est mille fois pire que le mal même ?

Qui ne sent au fond de sa conscience qu'en an-archie, même conçue hors des principes chrétiens, nous serions au moins soustraits aux maux que la puissance politique donne aux gouvernants le pouvoir de nous infliger, en centuplant la seule force individuelle qui leur serait laissée dans une organisation purement anarchique comme celle de tant de peuplades dites sauvages dont la morale sociale a sur la nôtre une supériorité qu'aucun homme de bonne foi ne voudra contester ? Car le gouvernementalisme a-t-il jamais été employé à autre chose qu'à l'asservissement et à la spoliation du public, à l'édification de privilèges immoraux, au maintien de castes exploitantes, à l'entretien d'un fonctionnarisme et de mandarins rongeurs ? sans compter ce qu'il fait pour l'alimentation du chancre clérical dont la fonction est d'abrutir et d'anémier le corps social pour le garder plus facilement dans la soumission avilissante, élément essentiel de cette putréfaction. Partout la machinerie politique n'a été mise en mouvement que pour favoriser le pillage pratiqué, en tout bien et tout honneur, par tout ce que le public comprend de faquins bourgeoisement vertueux et de vampires cléricallement sanctifiés. L'hypocrisie et le pharisaïsme sont la base de ce régime auquel, en expiation de nos fautes, en punition du péché originel, nous avons été soumis depuis l'établissement sur la terre de la domination nemrodienne inaugurée par l'élévation de la tour de Babel, c'est-à-dire la création de la confusion dans le monde dont j'ai déjà parlé et dont je parlerai encore dans des écrits subséquents, pour peu que l'occasion m'en soit fournie.

Mais ce régime a sa fin marquée dans les Ecritures où son commencement se trouve aussi indiqué aux livres de la Genèse. Les puissants auxquels nous avons été providentiellement et miséricordieusement asservis seront renversés de leur trône pour être réduits en esclavage ; les riches seront condamnés à l'indigence et,